

de l'un des steamers de cette Compagnie. En voilà une bonne ! Car, pour être franc, nous sommes ici, du matin au soir, tellement occupés à flâner, qu'il ne resterait plus un moment pour le travail. Il est même étonnant que je parvienne à rédiger les deux colonnes que voici. La seule explication possible, c'est que cela se fait sans travail. On comprendra, je pense, après lecture, qu'il en soit ainsi.

—
Le *Kaiser Wilhelm II*, qui nous voiturer à travers l'Atlantique, est un grand vaisseau blanc, de je ne sais plus combien de milliers de tonnes. C'est grâce à lui que j'arrive à faire 15 nœuds à l'heure—ce qui dépasse toutes mes prévisions. Ce navire est aménagé avec un luxe inouï. Les divers salons sont d'une richesse inconcevable. Mon compagnon et moi, nous estimons, par exemple, à au moins \$2000 le coût de la décoration du fumoir principal, qui n'a pourtant qu'une vingtaine de pieds carrés.

Il faut voir l'ordre et la propreté qui règnent à bord ! Dès qu'un grain de poussière se dépose quelque part, une dizaine de matelots se précipitent pour l'enlever et le jeter à la mer... une meule au cou.

Je remarque surtout que l'on ne fait ici rien à moitié. On prend son temps pour tout, et l'on n'épargne aucun soin. Quand il s'agit d'attacher quelque objet, on n'y va pas de main morte. Le moindre hublot est retenu par trois écrous énormes. Aussi, quand viendra la tempête, tout sera prêt pour la résistance. Je laisse à chacun le soin de tirer de cette manière d'agir la morale qui lui sera la plus utile.

—
Par exemple, cela ne manque pas d'Allemands. De l'équipage, comme des trois ou quatre cents passagers que nous sommes, la majorité se compose largement de blonds enfants de la Germanie.

C'est la première fois de ma vie que je vois de près cette race allemande. Vous voulez que je dise mon sentiment sur elle ? Parfaitement.

D'abord, bien entendu, en ma qualité de Français, désireux de venger nos désastres de 1870, il

n'est pas un de ces gros Allemands que je ne sois prêt à écraser, à fustiger, à égorger, (on ne saurait trop s'imaginer à quel point tout cela est spéculatif, étant donné surtout que ces gros Allemands ne se prêteraient probablement pas à mon dessein.)

Ayant ainsi rempli ce devoir patriotique, je dois dire que, d'autre part, je raffole des Allemands. Au point de vue physique, ils sont généralement beaux, grands, forts. Etant forts, ils sont doux et calmes. J'ai eu des rapports fréquents, cette semaine, avec un bon nombre d'entre eux : et je n'ai pu qu'estimer davantage ce peuple de vaillants. Vivent donc les Allemands,—à part, toujours cette vengeance nationale que je brûle de satisfaire.

—Quand aux Allemandes je renvoie les curieux à mon digne compagnon de voyage, dont l'enthousiasme, en l'espèce, n'est pas léger. Je prévois que, lorsque nous serons de retour au pays, il aura de ce chef des comptes à rendre aux Canadiennes. (1)

Vous savez s'il est facile de comprendre l'anglais d'un Yankee. Figurez vous ce que c'est que de converser en anglais avec un Allemand. J'ai eu souvent, ces jours-ci, l'occasion de subir ce supplice. Quand aux gens du service, ils ont l'air à ne rien comprendre quand je leur parle l'anglais ; c'est peut-être ma faute.

Nous découvrons à bord, tous les jours, soit quelque Français, soit quelque Anglais, Allemand ou Yankee qui parle plus ou moins le français.

—“ Aimez-vous les Anglais dans la province de Québec ? me demanda hier un voisin du fumoir.

—Dites-moi d'abord, répondis-je, si vous êtes vous-même Anglais.

—Oh non, je ne suis pas Anglais, je suis Américain.

—Eh bien, je vous dirai que, dans la province de Québec, nous

.....
Par exemple, chose bien curieuse

.....
Je regrette de ne vous commu-

(1) Notre spirituel correspondant voyage avec un des ses bons vieux amis, un négociant de Chicoutimi, célibataire, qu'Ornis, on le voit, se plait à taquiner considérablement.

NOTE DE LA RÉDA.

.....
niquer qu'une aussi pâle aperçu de ma réponse. Mais vous êtes actuellement, au Canada, dans une situation si sujette à caution, qu'il faut y aller très prudemment dans l'expression de ses idées.

—
La North German Lloyd n'épargne rien pour que ses passagers arrivent à destination en excellent état. Outre les trois repas réglementaires, et dont le menu est superfin, on nous sert le café dès le petit matin ; vers onze heures, on offre à chacun du bouillon et des sandwiches ; à quatre heures de relevée, les garçons distribuent de la limonade et des gâteaux ; enfin, à neuf heures du soir, du thé et des sandwiches. Voilà un régime auquel ne sauraient se plier des gens astreints au carême. Tout de même, les Trappistes sont moins exposés que nous au péché de gourmandise.

Je ne sais si l'on croit nécessaire de nous “adoucir les mœurs” avant de nous montrer en pays d'Europe. Toujours est-il qu'à bord on nous sature de musique. Cela commence dès le réveil, dont on donne le signal en promenant d'un bout à l'autre du vaisseau, sur un instrument qui a bien le son d'un accordéon, l'air de notre cantique *Nouvelle agréable*. En voilà une idée !—Chaque repas est annoncé par une double sonnerie de clairon, sur un rythme fort engageant. Vers onze heures, c'est un concert donné par la fanfare du bord. Au dîner, nouveau concert, donné par un orchestre spécial. Enfin parfois, dans la soirée, fanfare et orchestre se réunissent pour un nouveau concert. Tous ces musiciens paraissent des gens du métier et très entendus (....surtout quand ils jouent fort) ; ils nous font de la musique délicieuse. Et, pour un peu, nous verrions avec regret s'approcher la fin de cette navigation fortunée.

—
Car, à part un jour où la mer s'est un peu excitée sous le fouet d'un aiglon tapageur, la traversée a été vraiment belle. Le lendemain de notre départ, nous atteignons le Gulf Stream, et dès lors la température a été douce. Ciel bleu, mer bleue, presque tout le temps.

Le 9 mars, nous passons à tra-